



J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de Peter Nahon intitulé *Gascon et français chez les Israélites d'Aquitaine*, Paris, Classiques Garnier, 2018, 442 p. Diplômé de l'École des Chartes et Agrégé de grammaire, Peter Nahon a été Chargé de cours à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem et à l'Université de Paris-Sorbonne. Le présent ouvrage, accueilli dans la série des "Travaux lexicographiques" dirigée par Pierre Rézeau et André Thibault et qui a bénéficié des bons conseils de Jean-Pierre Chambon, décrit le judéo-français d'Aquitaine pratiqué par une communauté actuellement en voie d'extinction mais qui remonte à une communauté juive venue d'Espagne au 16<sup>e</sup> siècle.

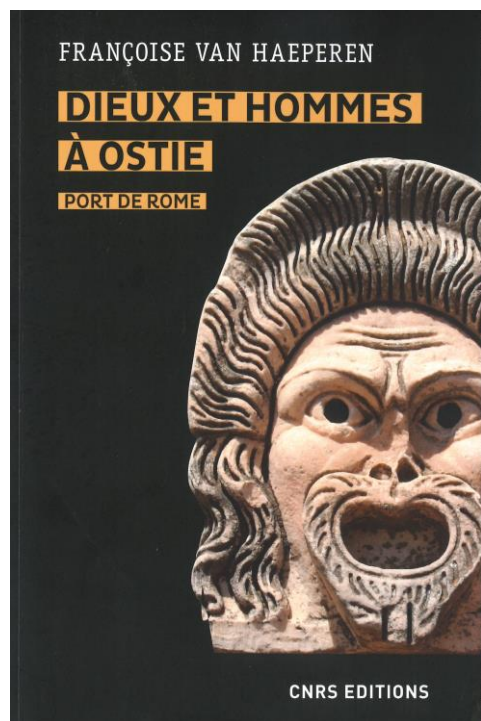
L'Espagne et le Portugal, qui comptaient de nombreux Juifs au Moyen-Âge, ont proclamé comme on sait leur expulsion en 1492 et 1496.

Environ un tiers de la population juive est alors malgré tout restée en Espagne, mais convertie de force au catholicisme, et cela jusqu'à l'Inquisition du 16<sup>e</sup> siècle, où les "nouveaux chrétiens" de descendance juive ont été pourchassés et contraints à l'exil. Certains d'entre eux ont opté pour la Gascogne, où les Juifs pourtant proscrits par l'Édit d'expulsion de 1394, étaient tolérés en tant que "marchands" par les Lettres patentes octroyées par Henri II en juin 1550. Des marchands dits "portugais", c'est-à-dire de rite portugais, se sont ainsi installés dans la région de Bayonne ainsi qu'à Bordeaux, sur la route commerciale qui relie les établissements des Nouveaux chrétiens de la Péninsule ibérique et les Nations juives de l'Europe du Nord. Leur langage, tout d'abord greffé sur le gascon qu'ils ont peu à peu appris, a suivi le sort du gascon progressivement remplacé par le français, en sorte que, depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, c'est un "judéo-français" qui l'emporte.

Tout en retraçant aussi fidèlement que possible l'évolution historique, l'ouvrage est essentiellement consacré à cette variété française. Les pages 109 à 308, soit la moitié du volume, forment un "Inventaire lexicographique et lexicologique du parler *français* des Israélites d'Aquitaine", fondé sur des documents écrits et surtout sur le témoignage de dix-huit locuteurs bayonnais et bordelais qui en conservent sinon la pratique, du moins un souvenir plus ou moins précis. Cet inventaire exceptionnellement riche recense quelque 850 particularismes, éclairés quant à leur fonction (surtout de liturgie synagogale), à leur usage (à Bayonne et à Bordeaux), à leur formation (où se mêlent des éléments hébreux, gascons et

ibériques), et à leur étymologie (systématiquement rapportée au FEW). Le document ainsi constitué vaut par des qualités tout à fait exceptionnelles de justesse et de cohérence. Il se clôt par une étude savamment conduite des procédés hybrides de dérivation. Chemin faisant, l'auteur procure aussi des textes accessibles dans des publications éparses (notamment pp. 58 à 65 et pp. 325 à 342). En Annexe, outre une très riche Bibliographie (pp. 383 à 402), il fournit un Index des formes étrangères (pp. 403 à 416), un Index lexical de formes non enregistrées dans l'Inventaire (pp. 417 à 425), enfin un Index des concepts (pp. 427 à 430) et un Index des noms propres (pp. 431 à 435).

Peter Nahon réalise ainsi une synthèse inédite sur une variété marginale et trop ignorée du français. Son étude vaut par des qualités linguistiques, philologiques et méthodologiques à tous égards exemplaires.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de M<sup>me</sup> Françoise Van Haeperen, professeur ordinaire à l'Université catholique de Louvain, intitulé *Dieux et hommes à Ostie, port de Rome (III<sup>e</sup> s. av. J.-C. – V<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)*, CNRS Éditions, Paris, 2020, 296 p.

Le livre de M<sup>me</sup> Van Haeperen présente une synthèse historique sur les cultes d'Ostie au cours de la période indiquée, dont elle a déjà publié en 2019, en ligne et aux éditions Quasar à Rome, un répertoire de 419 p. dans le cadre du programme *Fana Templi Delubra. Luoghi di culto dell'Italia antica*, où l'on trouvera toutes les sources citées dans la synthèse historique avec leur traduction. Indépendamment de l'excellence du travail et des commentaires, la parution de *Dieux et hommes à Ostie* doit être saluée comme un événement important, pour deux raisons principales. Microcosmes de l'empire romain, les ports d'Ostie et

de Portus figurent parmi les rares villes romaines dont les deux tiers environ ont été fouillés. De ce fait, elles sont bien connues entre le III<sup>e</sup> s. av. et le V<sup>e</sup> s. ap. J.-C. La moisson archéologique est impressionnante sur tous les plans et, pour ce qui intéresse M<sup>me</sup> Van Haeperen, pour les documents religieux. Avec ses centaines d'inscriptions religieuses et ses dizaines de lieux de culte de toute nature, cette ville est un témoin inestimable pour l'étude des religions des Romains. Or, et c'est la deuxième raison qu'il faut souligner, il n'y a plus eu de synthèse sur cette documentation extraordinaire depuis 1912, année de la parution du livre de Lily Ross Taylor sur le même thème, alors que les fouilles sérieuses avaient à peine commencé. Les découvertes et leur étude ont continué jusqu'à nos jours, et l'on peut mesurer immédiatement tout ce que le travail de M<sup>me</sup> Van Haeperen apporte. En outre, elle connaît intimement le site et ses bâtiments, puisqu'elle a participé aux travaux archéologiques sur le site d'Ostie, dans le cadre d'un projet de l'Academia Belgica de Rome et d'une collaboration avec l'École française de Rome.

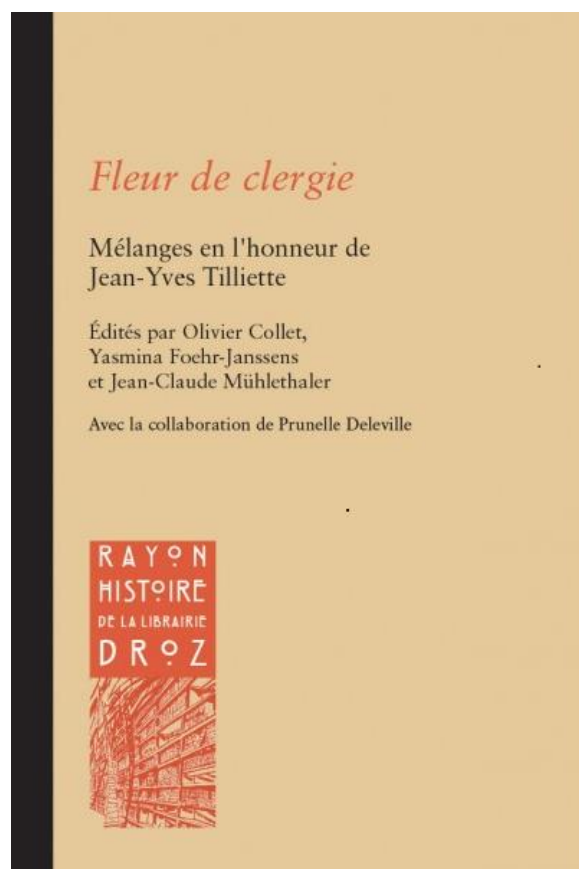
La valeur de cette synthèse ne réside pas seulement dans la richesse exceptionnelle de la documentation, mais aussi dans la clarté avec laquelle F. Van Haeperen décrit les religions du port de Rome. Elle les divise en cultes publics, officiels des deux villes, et en cultes privés, qu'ils concernent les familles ou les associations de toute nature. En même temps la relation particulière que ces cités ont toujours entretenue avec Rome ouvrent un aperçu des relations que le Sénat romain entretenait avec les colonies. Enfin, et ce n'est pas la moindre qualité du site, l'archéologie a pu y découvrir des lieux de culte juifs et chrétiens antérieurs au VI<sup>e</sup> s.

Les cultes officiels sont décrits en plusieurs étapes chronologiques et accompagnées de nombreuses définitions très pertinentes de la fonction des divinités en cause, et de celles

des prêtres et autres personnels officiels qui s'occupaient du culte. Ces développements et la documentation permettent notamment à Fr. Van Haeperen de lier les *Augustales* de l'époque impériale, dont le rôle précis défiait jusqu'à présent les chercheurs, à la célébration de Jeux effectués lors des *Augustalia* du 12 octobre, une fête publique créée en 19 av. J.-C. Après avoir commenté le calendrier liturgique de la colonie et les exceptionnels *Fasti Ostienses* qui ont enregistré des événements exceptionnels, l'auteur décrit les cultes qui étaient célébrés à titre privé. Un premier ensemble de cultes est particulièrement riche à Ostie et Portus, celui des associations, essentiellement professionnelles, tantôt florissantes, tantôt modestes, dont les locaux et beaucoup de documents culturels sont connus. Parmi les divinités vénérées dans ce cadre il faut relever, à partir de la fin du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., la discussion sur le culte privé du dieu Mithra, qui est particulièrement attaché aux lieux de travail ou de logement des personnels actifs dans les édifices artisanaux, industriels, commerciaux et de stockage. La richesse des sources permet d'établir que le dieu reçoit certes un culte collectif dans des milieux privés précis, mais ni un culte public ni un culte domestique. Certaines associations réunissaient des personnes originaires de la même région, comme les citoyens de Gaza qui vénéraient le dieu Marnas, les naoclères alexandrins qui honoraient dans leur local de dieu Sérapis, ou encore les Juifs qui eurent au II<sup>e</sup> s. une synagogue dans un quartier d'habitation, et un autre local à Portus.

Les cultes célébrés à titre privé, qu'il s'agisse de dévotions personnelles ou de groupes, dans les temples publics ou dans les lieux d'habitation, bénéficient d'un large éventail de témoignages détaillés, dont M<sup>me</sup> Van Haeperen éclaire tous les aspects. Le livre se conclut par la prise en compte des sources conservées sur la communauté chrétienne et ses premiers lieux de culte. Ostie et Portus se distinguent aussi parce qu'elles conservent un témoignage unique sur la coexistence, aux IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s., de païens, de juifs et de chrétiens, en soulignant que la synagogue et les premières basiliques chrétiennes se trouvaient à part, dans des quartiers d'habitation, mais non dans le centre civique de la ville. On ignore jusqu'à quel point ces données permettent de conclure que toutes ces communautés se fréquentaient dans l'Antiquité Tardive, mais l'auteur considère ces rapports comme probables.

Écrit de façon accessible, ce livre sur les *Dieux et les hommes* à Ostie constitue un événement et met à la disposition des spécialistes comme des personnes intéressées une documentation spectaculaire, mais restée en grande partie cachée et dispersée.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses éditeurs, le volume intitulé *Fleur de clergie. Mélanges en l'honneur de Jean-Yves Tilliette*, édités par Olivier Collet, Yasmina Foehr-Janssens et Jean-Claude Mühlethaler. Genève, Droz, 2019, 1080 p., dans la collection Rayon Histoire de la Librairie Droz.

Le volume rassemblé en l'honneur de Jean-Yves Tilliette est la démonstration de la centralité de sa place dans les études médiolatines, en même temps que de la centralité de celles-ci dans l'histoire littéraire médiévale.

C'est une centralité d'abord géographique, depuis la Suisse : 49 participations, en français, allemand, italien, la seule en anglais étant celle d'un italien (Francesco Stella).

Une centralité faite de rayonnement, qui se diffuse et irradie dans les directions les plus diverses, comme un témoignage de l'omniprésence du latin au Moyen Âge, sorte de plaque tournante qui irradie dans toutes les directions, car toutes les branches du savoir en ont besoin. Ainsi, on trouvera dans ce volume l'hommage de médiolatinistes – les maîtres les plus fameux (P. Dronke, P. Stotz) étant présents – mettant en lumière tout ce qui, dans la démarche des historiens ou des littéraires, repose sur une lecture des textes comme jeu avec le réel pour persuader, orienter, convaincre, charmer la réalité : poésie et rhétorique, plutôt que simple détermination des faits, tout ce qui tend à les métamorphoser étant encore plus important que l'énoncé de faits (ce que montrent des historiens comme Paolo Chiesa à propos de Liutprand, ou l'apport des hagiographes étudiés par François Dolbeau).

On y trouvera encore, en un cercle plus large, rayonnant de tant d'autres branches, des anthropologues, des historiens d'art, méditation et spiritualité, bref, tout ce qui a besoin de comprendre un arrière-plan intellectuel (ainsi sur la querelle des images, l'intervention de Jean Wirth), sans oublier les moyens codicologiques (M. Polo de Beaulieu) et ecdotiques (D. Poirel, prenant appui sur l'édition de Baudri de Bourgueil) d'assurer la lecture des textes. On voit ainsi revenir des thèmes centraux pour Tilliette : Baudri, les exempla, la poésie et la théorie poétique, la survivance des thèmes antiques, d'où repartent, en s'appuyant sur son apport, plusieurs intervenants. La diversité des spécialisations, de la codicologie à la lexicographie, en passant par la poétique, atteste la centralité de la discipline. Si ceux qui

parlent latin au Moyen âge jouissent du privilège de clergie, ce qui est bien le cas de Tilliette, cette clergie florissante lance ses rameaux tout autour d'elle, et ces rameaux sont tout prêts à donner des fleurs : éclosion de fleurs d'amitié intellectuelle et scientifique, de découverte et d'émerveillement. Ce sont des greffes qui permettent le surgissement de rameaux neufs, et qui montrent à quel point l'œuvre de Tilliette est vivace et fertile.

Et le morcellement inhérent au genre se révèle une mosaïque au dessin recomposé, où l'amour des lettres inscrit son motif fédérateur à travers l'évolution des temps et des lieux et la diversité des genres envisagés, des sermons aux arts poétiques. Le fil conducteur de cet amour des lettres est le plaisir, celui de l'auteur, celui du destinataire, car c'est par le plaisir que l'auteur veut agir, *poiein* ; les héritiers que nous sommes sentent encore la fécondité de cette approche. L'une des quatre sections du volume regroupe les glissements de la latinité classique, revisitée pendant les dix siècles du Moyen Âge, et l'expression en langue romane, français ou occitan, ou allemand (Mechtilde de Helfta) des mêmes besoins expressifs, le latin médiéval se trouvant ainsi identifié dans sa position intermédiaire et centrale. D'Horace à Calvin, en passant par Pétrarque, c'est la langue qui innerve la civilisation occidentale. Les rapports avec l'ancien français sont très prégnants, au point que le titre même, *Fleur de clergie*, exprime en ancien français l'excellence du latiniste dédicataire (et c'est Jacqueline Cerquiglini qui préface le volume). La proximité du latin et du français dans le même département de l'université de Genève forme la toile de fonds de cette pluridisciplinarité : on ne peut apprécier les nouvelles langues courantes si l'on se coupe de l'univers intellectuel latin avec lequel elles sont en osmose.

L'unité du volume, regroupé autour de la puissance d'analyse de son dédicataire, dans toutes les directions où il a fait porter l'acuité de son regard, est de fait la valeur civilisatrice de la pensée portée par les mots, donc l'énergie de la lettre et de ses jeux porteurs de sens. C'est une réflexion sur la séduction par la parole, comme communication et échanges à travers le corps social (dans le cas des prédicateurs et enseignants), et sur le charme poétique, au sens large, celui qui naît de l'union heureuse de la raison et du verbe, comme dit le *Metalogicon*. D'Horace à Geoffroy de Vinsauf et au-delà, en passant par Martianus Capella, Jean de Salisbury et Alain de Lille, le langage poétique est perçu comme celui qui unit et transcende les contraires ou les différences, les mots au rapprochement sémantiquement improbable, la pensée et les sons, la sagesse et le plaisir, l'âme et le corps. C'est un long parcours de la *junctura* horatienne à la conjointure française, qui prend en domaine chrétien une profondeur philosophique et religieuse constamment renouvelée par la métaphore de l'union du divin et de l'humain.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le volume de la collection de la Pléiade intitulé *Écrits spirituels du Moyen Âge*. Textes traduits, présentés et annotés par Cédric Giraud, Paris, Gallimard, 2019, 1211 p., ISBN 978-2-07-011442-9.

Que la collection littéraire la plus prestigieuse de France s'ouvre à un Moyen Âge de style ni troubadour ni gothique, invitant ainsi un public élargi à passer au-delà des images trop attendues, on ne peut que s'en féliciter. Un ouvrage qui cherche à remédier à l'amnésie contemporaine, qui efface de la mémoire collective un héritage culturel pluriséculaire, prend son plein sens dans ce cadre.

L'Académie avait déjà eu l'occasion de remarquer les travaux de Cédric Giraud, auquel elle avait décerné le prix Gobert en 2010, pour son ouvrage *Per verba magistri*. Et elle a eu aussi l'occasion de l'entendre le 9 octobre 2015, pour

présenter les *Lamentations* d'Anselme de Cantorbéry.

Que sont ces quatorze textes spirituels aujourd'hui transmis somptueusement sur papier bible ? Ce sont les textes les plus lus du Moyen Âge, d'après le nombre des témoins qui les conservent, ceux qui ont été recommandés dans les listes de lecture. Ce qui justifie bien qu'on intègre, dans l'histoire d'une époque qui en était si avide, l'histoire de sa spiritualité.

Anselme de Cantorbéry, les grands Victorins et Cisterciens, les anonymes qui ont modelé les textes attribués à Bernard de Clairvaux et à saint Augustin, Bonaventure et Thomas d'Aquin, Henri Suso et Thomas à Kempis, marquent les quatre étapes d'une histoire de l'intériorité, née chez des penseurs imprégnés de l'esprit des Pères, développée dans les cloîtres, semée largement chez les fidèles en dehors des cloîtres notamment par les ordres mendiants, enfin diffusée sous la forme de la Dévotion moderne : des exercices de maîtrise et de transformation de soi pour s'ouvrir au spirituel, que les anciens appelaient la sagesse et que la chrétienté depuis saint Paul lia avec la découverte en soi-même de l'esprit divin. Lire, prier, méditer, en sont les exercices. Le livre de la conscience, ou le livre du cœur, est la métaphore récurrente qui explique l'omniprésence jusqu'au XVe siècle de ces livres de spiritualité.

Parmi ces best-sellers, il n'en est pas de mal écrits. Ceux qui ont vraiment eu un impact, et qui sont ici rassemblés, avaient parmi une multitude d'autres des qualités littéraires qui ont sans doute fait la différence. La traduction est exemplaire. Cédric Giraud a su savourer le charme de ces textes ondulants et poétiques, de cette langue faite pour l'intériorité et qui fait appel à tous les moyens sonores et émotifs pour s'enfoncer au plus profond de l'attente des

lecteurs. Il les a remarquablement rendus, et si l'on peut regretter le doux modelé des périodes latines, qui se fixent si facilement dans la mémoire, on se console en constatant que leur musicalité enveloppante peut être transposée sans perdre son équilibre et son insidieuse insistance.

L'annotation est remarquable tant par ses présentations pour chaque texte qu'au fil de la lecture, où le lecteur curieux est guidé et éclairé de la façon la plus rigoureuse.

Mais c'est l'introduction surtout qui ouvre un nouveau chapitre dans la façon de lire les textes médiévaux. En analysant les étapes du mouvement d'introspection croissante qui aboutit à la psychologie de l'âge moderne, ses métaphores favorites et son imprégnation biblique, sa sensibilité littéraire et ses sources, l'articulation avec la théologie lorsque celle-ci se détache de l'exégèse au XIII<sup>e</sup> siècle, cette présentation prouve que l'impartialité scientifique se conjugue parfaitement avec l'empathie qui permet de pénétrer les textes de l'intérieur – ce qui est le point névralgique de la critique littéraire. Cet ouvrage est pleinement réussi, qui réconcilie la science et la finesse.